

LE CINQUIÈME
BALCON

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le cinquième balcon / Julie Rivard

Autres titres : 5^e balcon

Nom : Rivard, Julie, 1977- , auteure

Identifiants : Canadiana 20240031407 | ISBN 9782898670091

Classification : LCC PS8635.I937 C56 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Black pixels

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Julie Rivard

LE CINQUIÈME
BALCON



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Les hôtesse de l'air

1. *L'embarquement*, 2022
2. *L'atterrissage*, 2023

Les canotiers, 2021

La maison des Levasseur

1. 1958. *Le grand bouleversement*, 2019
2. 1959. *Les grandes rafales*, 2019
3. 1964. *Les grands remous*, 2020

*Ça veut dire quoi «Je t'aime»?
Que tu existes à l'intérieur de moi.*

– JOHN JOOS

MOT DE L'AUTEURE

Chers lecteurs et lectrices,

Ce roman est une pure fiction. Bien qu'il fasse allusion à certains événements historiques ou lieux publics, tous mes personnages, ainsi que leurs actions, relèvent entièrement de mon imagination. Pour ce qui est des mœurs et de la culture de l'époque, j'ai tenté le mieux possible de les respecter. Cependant, je dois admettre que je me suis permis quelques libertés que vous saurez m'accorder, j'en suis sûre. Sur ce, bonne aventure avec ma douce, mais déterminée, Zoya.

Sincèrement,

Julie

P.-S. – Merci de vous plonger, une fois de plus, dans mon univers littéraire. Sachez qu'à chaque roman, je prends tout votre amour tel un précieux cadeau. Et j'espère qu'avec ma plume, je vous retourne une part de ce bonheur, à ma façon.

1

Vieux-Port de Québec, fin avril 1965

Un grincement annonciateur résonna aux oreilles de Zoya. Le conducteur venait d'appliquer les freins, faisant ralentir la course de la locomotive et de ses wagons sur les rails. L'esprit intellectuel, doublé d'une âme romantique, Zoya aurait adoré entendre le fameux « Terminus, tout le monde descend ! » des classiques littéraires qu'elle dévorait, mais hélas, le contrôleur du train ne la gratifia pas d'une telle faveur.

— C'est maintenant, murmura-t-elle pour s'insuffler une once de courage.

Le wagon étant immobile, la jeune femme enfila ses gants de teinte aubergine, ourlés de fourrure de renard, et prit une grande inspiration. Tous les passagers se mirent en action, sans doute pressés de renouer avec leur famille ou fébriles d'assister à une réunion d'affaires d'importance. Tous, sauf Zoya, qui se trouvait seule devant mille et une incertitudes. Celle-ci reboutonna son manteau trapèze, en laine aubergine lui aussi, qui créait un contraste marquant avec ses yeux d'un vert particulièrement clair. Après avoir récupéré ses deux imposantes valises, elle foula le sol de la Gare du Palais

en direction de sa sortie, ses petites bottes à talons claquant avec de plus en plus d'assurance au fur et à mesure qu'elle progressait. L'endroit était superbe avec son plafond voûté, ses murs briquetés, ses nombreuses appliques murales, ainsi que ses lustres en laiton et vitraux colorés. Mais Zoya ne les admira qu'en vitesse, du coin de l'œil. D'une part, ses bagages pesaient lourd et c'est pourquoi elle ne souhaitait pas perdre son élan. D'autre part, elle avait une série d'adresses à visiter, sans faute, au cours des prochaines heures.

Dès qu'elle mit le pied hors de la gare, elle fut éblouie par le joli tapis blanc qui recouvrait toujours les parterres, malgré le mois d'avril bien amorcé. Arrivant d'Ottawa, où le printemps avait déjà révélé ses étendues verdâtres, la jeune femme était surprise, mais non déçue, de reculer ainsi. Météorologiquement parlant, c'est-à-dire. Car, personnellement, elle ne souhaitait qu'une seule chose : avancer ! Et c'est ce qu'elle fit, après avoir fait une courte pause au carré Parent, question de souffler un peu et de consulter le petit plan des rues et des commerces que lui avait dessiné son père. Zoya prit aussi la peine d'observer les passants et d'admirer l'architecture des bâtiments ceinturant cette charmante place publique nommée en l'honneur d'un ancien maire, Simon-Napoléon Parent. Son père, le grand érudit, s'était fait un devoir de lui donner une brève leçon d'histoire sur les lieux qu'elle découvrirait le long de son parcours pédestre. Sa mère lui avait dit d'être prudente, de lui faire signe de vie dès son arrivée et d'apprécier les charmes masculins qui s'offriraient à sa *vue*. Elle avait bien insisté sur ce sens, plutôt que sur celui du goût ou du toucher... Malgré le fait que sa fille soit maintenant une femme, elle espérait qu'elle n'oublie pas

comment bien se tenir. «Il n’y a pas de mal à se gâter seulement du regard» avaient été les paroles exactes qu’elle avait chuchotées à sa fille unique juste avant son départ.

— Bon, allez, on continue! se motiva la jeune femme en soulevant du pavé ses valises en cuir cognac.

Elle arpenta la rue Saint-Paul, passant devant divers commerces et prenant des notes mentales pour son avenir rapproché. Après tout, si ses démarches portaient fruit, ce quartier deviendrait le sien. Il faudrait qu’elle sache où faire ses emplettes, à quel endroit boire un bon café, où faire un peu de lèche-vitrines pour tuer le temps ou se payer la traite, à l’occasion. Avant de quitter sa ville natale, elle avait travaillé à titre de réceptionniste à l’université pendant quelques années, lui permettant ainsi de faire des économies pour la peine. Elle avait toujours tenu à son indépendance, bien qu’élevée dans un milieu aisé. Ses parents avaient d’ailleurs insisté pour lui remettre une coquette somme la veille de son départ, somme qu’elle avait refusée d’emblée. Elle voulait d’abord tenter sa chance et voir comment se profilerait l’horizon. *Son horizon.* Celui qu’elle tenait à découvrir par elle-même. Advenant des embûches insurmontables, Zoya pilerait peut-être sur sa fierté afin de réquisitionner le fameux montant d’argent offert par ses parents. *Peut-être.* Il lui faudrait être sérieusement acculée au pied du mur avant de le faire.

— Oups, pardon! s’exclama une toute petite voix.

Zoya venait d’être bousculée par une fillette courant à la suite d’un écureuil effarouché.

— Tu t’es pas fait mal, toujours? demanda-t-elle à l’enfant.

— Non, non, j’ai juste perdu la trace de mon bel écureuil à la queue touffue, dit-elle en faisant la moue.

— Es-tu toute seule ?

L’enfant pointa un édifice aux larges vitrines. Zoya lut l’enseigne : Commission des liqueurs du Québec.

— Mon papa est en train de s’acheter du gin De Kuyper. C’est son repas préféré.

Du même coup, Zoya dut réfréner un éclat de rire et une montée de tristesse.

— Bon, alors au revoir et éloigne-toi pas trop ! lui recommanda-t-elle.

— Merci, madame ! répliqua l’enfant en révélant un sourire édenté. Bonne journée et... aussi, je voulais vous dire que vous êtes belle !

Agréablement surprise, Zoya lui adressa un clin d’œil amical, avant de reprendre sa route. Enhardie, elle prit une grande bouffée d’air frais et poursuivit son analyse visuelle des environs. Elle aimait déjà le riche mélange d’influences qui caractérisait la rue Saint-Paul et le dédale de petites rues étroites qui l’entourait. Cela lui rappelait certains pays d’Europe qu’elle avait eu le privilège de visiter en famille, son père étant diplomate et sa mère autrefois secrétaire de ministres étrangers. Elle tenait son prénom Zoya (en réalité Zoja) de sa mère polonaise et son patronyme Daoust, de son père québécois. Devant la façade d’un édifice en pierres des champs et à la porte vitrée, Zoya coupa court à ses réminiscences. Elle était arrivée à la toute première adresse sur sa

liste : Meubles Laurier. Elle poussa la porte du commerce, tout en retenant son souffle. À l'intérieur, elle entrevit deux ou trois clients, affairés à évaluer une antiquité ou encore un meuble dernier cri. Cette boutique avait ceci d'unique qu'elle alliait ancienneté et avant-garde. Ce que Zoya avait en commun avec son propriétaire : lui aussi était un enfant de dignitaire. Or, il avait choisi la voie de l'art et de l'esthétisme, plutôt que de suivre les traces de son paternel passionné de politique.

Sans plus attendre, la jeune femme s'avança vers le comptoir-caisse, où un homme se tenait, de dos cependant. Elle ne voyait que son chic chandail vert forêt, de toute évidence en cachemire, et sa chevelure d'un châtain foncé avec de belles vagues subtiles.

— Monsieur Laurier ? prononça-t-elle après avoir toussoté pour annoncer sa présence.

L'individu se retourna en levant l'index pour lui demander de patienter, étant occupé au téléphone. En apercevant la jeune femme, il arqua un sourcil. Zoya lui adressa un bref sourire contenu et attendit qu'il raccroche en zieutant de biais l'assortiment de lampes et d'objets décoratifs près du comptoir.

— Voilà, j'ai terminé ! s'exclama l'homme, d'une voix grave, en déposant le combiné téléphonique sur son socle. Je peux vous être utile ?

— Zoya Daoust, dit-elle en retirant son gant pour lui tendre une main nue.

— Ah, mademoiselle Daoust, votre père m'avait plutôt dit que vous arriveriez dans l'avant-midi.

— Oui, désolée, mon train a pris du retard. Je suis partie au petit matin pour m'éviter ce genre d'imprévu, mais...

Elle laissa sa phrase en suspens tandis qu'elle regardait les aiguilles de sa montre-bracelet. Celles-ci indiquaient 13 h 48. Zoya redirigea son regard vers le grand châtain au sourire étincelant et à la peau parfaitement rasée. Un certain embarras fit rosir les joues de la jeune femme.

— Je peux revenir à un moment plus opportun si vous préférez.

— Pas du tout, dit-il en balayant de la main sa proposition. Laissez-moi terminer avec mes clients et je vous reviens. Y a une cruche d'eau avec des verres, juste là, si jamais vous avez soif. Aussi, vous trouverez une salle de bain dans l'arrière-boutique. Faites comme chez vous.

Il passa près d'elle et elle put capter les effluves de sa lotion après-rasage. Cet homme était à la fois éloquent et élégant. Zoya estima son âge à dix ou douze ans de plus que le sien. Mi ou fin trentaine, donc. Elle soupira, puis se mordilla l'intérieur de la lèvre. Déjà qu'elle était nerveuse de passer cet entretien, voilà qu'une seconde couche d'embarras venait de s'ajouter en raison de son apparence physique. Elle aurait préféré un vieux ventru, au nez trop proéminent et aux yeux ternes, sans étincelles. Un patron un peu sympathique, mais pas trop, et juste assez défavorisé par la nature. Un monsieur Laurier traditionnel. Pas *ce* monsieur Laurier. Seigneur... Pour dissiper sa fébrilité, elle alla se remplir un verre d'eau fraîche. Ensuite de quoi, elle retira son manteau de lainage et le coucha sur le dessus de ses valises, qu'elle avait placées côte à côte. Une douzaine de minutes passèrent.

— Je suis de retour, dit le propriétaire de la boutique en revenant vers elle.

Il empoigna un étui à lunettes et une mince pile de documents, puis invita la jeune femme à le suivre jusqu'à deux magnifiques fauteuils de velours indigo, piqués de capitons en laiton. Admirative, Zoya eut le réflexe d'effleurer le bras de son fauteuil avant de prendre place. Ce geste ne passa pas inaperçu auprès de l'homme.

— Alors, mademoiselle Daoust, vous souhaitez vous installer dans le coin ?

— En effet. Je sentais que j'avais fait le tour de ma ville d'origine. J'avais besoin de changer d'air.

Et de gagner ma pleine indépendance, se garda-t-elle de souligner. Au lieu de cela, elle croisa les jambes, mains jointes sur son genou en évidence, attendant la suite. L'homme enfila une paire de lunettes au cadre à motif écaille de tortue, style James Dean, et se mit à lire la première page de sa pile de papiers.

— Je vois que vous avez de l'expérience en travail de bureau et votre père m'a bien sûr vanté vos compétences, admit-il en relisant en diagonale le curriculum vitæ de la jeune femme. Alors, pourquoi un magasin comme le mien ?

— Eh bien, dit-elle en lissant le tissu de sa jupe, je souhaite m'inscrire à l'Université Laval, mais j'hésite entre différents programmes. Puisque je suis mordue d'histoire et de design, j'ai commencé quelques recherches sur le sujet, avec l'intention de...

Réalisant qu'elle se livrait trop facilement à ce presque inconnu et qu'elle s'apprêtait à lui révéler certaines de ses aspirations personnelles, elle choisit de s'autocensurer. C'était un entretien d'embauche après tout, elle n'était pas obligée de lui raconter sa vie de long en large ! Si elle se faisait trop familière, il y avait de forts risques que l'homme la prenne pour une pauvre petite ingénue. Or, le fait qu'elle se soit tue de façon aussi subite avait polarisé l'entière attention du potentiel patron. Ce dernier retira ses lunettes et en replia une branche afin de les suspendre à l'encolure de la chemise blanche qu'il portait sous son chandail. Ses prunelles couleur tabac se rivèrent ensuite sur Zoya, lui ordonnant silencieusement d'achever sa phrase. Mal à l'aise, elle capitula.

— J'aimerais écrire un article sur l'évolution du design d'intérieur au Québec, du début du siècle à aujourd'hui. Pour le plaisir, d'abord, mais aussi pour le soumettre à un journal ou à un magazine par la suite. Donc, c'est un choix logique, pour moi, de poser ma candidature pour le poste de vendeuse dans votre boutique, monsieur Laurier.

— Benedict.

— Pardon ?

— Vous pouvez m'appeler Benedict.

Puis, il n'ajouta rien après cette permission. C'est ainsi qu'un second malaise s'installa, plus pesant que le premier. N'était-ce pas lui qui dirigeait cette entrevue ? Pourquoi Zoya avait-elle l'impression qu'il attendait qu'elle mène le bal ?

Jusqu'à quel point devait-elle faire ses preuves? Ce n'était tout de même pas un poste d'adjointe au président des États-Unis, cet emploi!

— Avez-vous besoin d'une recommandation écrite? finit-elle par demander pour relancer la conversation. Je suis sûre que le doyen de la faculté où je travaillais pourrait vous en faire parvenir une sans problème. Sinon, vous avez sa ligne téléphonique directe juste ici.

Elle se pencha pour pointer la série de chiffres en question inscrite sur son curriculum vitæ. C'est alors qu'elle vit quelques CV d'autres candidates sous le sien. Elle se mit à douter de ses chances d'obtenir ce *job* en raison du caractère décousu de leur entretien. À sa montre, elle vit que le temps avait filé plus rapidement que prévu. Elle ne voulait surtout pas se montrer brusque, mais puisqu'elle avait un autre rendez-vous dans moins d'un quart d'heure...

— Aviez-vous d'autres questions à me poser? s'enquit-elle au travers d'un radieux sourire.

— Vous avez des airs de l'actrice Romy Schneider.

— C'est pas vraiment une question, rétorqua-t-elle avec candeur.

— D'accord. Auriez-vous des airs de l'actrice Romy Schneider, par hasard?

Ils se dévisagèrent un instant, avant de céder tous deux à un rire discret. Puis, Zoya jeta un bref coup d'œil de biais vers sa montre, s'efforçant de ne pas être impolie.

— Êtes-vous attendue quelque part? Un mari peut-être?

— Non, je suis célibataire.

— Je vois. Moi aussi. En principe.

Qu'est-ce que cet ambigu «en principe» insinuait-il, pour l'amour du bon Dieu? Peu importe, Zoya n'avait, pour l'heure, aucun intérêt à le découvrir! Elle décroisa les jambes et joua franc jeu avec le commerçant.

— Je dois visiter deux appartements. J'ai un peu peur d'être en retard, étant donné que je connais pas trop les environs, vous comprenez.

— Je vous retiens pas plus longtemps, dans ce cas-là. Dites-moi seulement quand vous seriez prête à commencer, si mon choix s'arrêtait sur vous.

— Dès que je me trouve un endroit où loger.

— Y a plusieurs lieux d'hébergement sur cette rue, au besoin. L'Auberge du Palais, le Château Champlain, l'Hôtel Orléans, l'auberge de la Baudinière...

— Merci pour les recommandations, monsieur Laurier.

Elle ne pouvait se résigner à l'appeler par son prénom. Elle avait reçu une excellente éducation et, qui plus est, elle tenait à faire bonne impression, car leurs parents évoluaient dans le même cercle sélect et bourgeois d'Ottawa, leurs pères ayant occupé des fonctions similaires au sein du gouvernement. C'est à cet instant que Benedict et Zoya se levèrent de leurs fauteuils respectifs et qu'ils se serrèrent la main. Lorsque la jeune femme vint pour reprendre ses valises pleines à craquer,

Benedict lui offrit de les garder dans l'arrière-boutique le temps qu'elle fasse sa tournée des logements. Elle le remercia tout en enfilant son manteau et ses gants.

— À plus tard, alors.

La sonnerie du téléphone retentit jusqu'à eux.

— Ah, justement ! Un appel de celle que je désigne comme étant ma femme, précisa nébuleusement Benedict. Toujours à la même heure. Je pourrai jamais lui reprocher son manque de ponctualité, en tout cas...

Après avoir offert un sourire ravageur à Zoya, du genre qui ferait fondre n'importe quelle nymphe, Benedict la salua de la main pour ensuite lui faire dos et décrocher le combiné du téléphone. Plutôt ébahie, la jeune femme quitta le magasin à reculons. Quel homme particulier ! Charismatique, séduisant même, mais particulier. Sans trop suranalyser la situation, Zoya accéléra le pas pour se diriger vers la deuxième adresse sur son parcours, griffonnée sur un bout de papier. Et celle-ci se situait sur une rue tout aussi inusitée que l'homme qu'elle venait de rencontrer.